

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection](#)[183_Correspondances : 1848-1871](#)[Item](#)[Paris, le 17 août 1866, Pierre-Frédéric Mettetal à François Guizot](#)

Paris, le 17 août 1866, Pierre-Frédéric Mettetal à François Guizot

Auteurs : Mettetal, Pierre-Frédéric (1814-1879)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Eglise](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Protestantisme](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1866-04-15

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote11, 11 suite, AN : 163 MI 42 AP 183 Papiers Guizot Bobine Opérateur 30

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Citer cette page

Mettetal, Pierre-Frédéric (1814-1879), Paris, le 17 août 1866, Pierre-Frédéric Mettetal à François Guizot, 1866-04-15

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/7936>

Copier

Informations éditoriales

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal Richer (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Richard Walter](#) Notice créée le 19/02/2025 Dernière modification le 02/04/2025

11

Paris 17 8. 1866.

1

Mon cousin Germain,

Vos deux dernières lettres me sont arrivées,
 l'une pendant une absence de long séjour
 que j'ai faite pour aller aux eaux d'Evian,
 l'autre au moment où j'arrivais de ce voyage.
 Je n'ai pu y répondre jusqu'ici. D'ailleurs, M.
 de Shaband est encore absent, ainsi que M. Dorn.
 C'est donc sur un autre sujet que j. voy. écriv. au
 jourd'hui. Je le fais en courant. Veuillez m'excuser.
 On m'a remis il y a 99 jours la carte de M.
 Sayer, qui était allé me chercher à mon domicile.
 Je n'y allai le trouver à son bureau. Il m'a dit qu'en
 effet, il avait déserté de son voir, non comme
 J. Dureau d'Ally, mais comme père de famille,
 voulant s'adresser en cette qualité au membre du
 Courrier pour lui soumettre une idée qui
 lui était venue. Après un préambule très long
 & très confus mêlé de compliments, embarrassés
 pour moi, il m'a exposé qu'il y avait toujours
 eu agilité & aurait toujours une tendance
 à la constance. & qu'il devait venir de

poursuivre dans son Sacré Ministère de Docteur.
qui c'était pour avoir essayé de s'y établir
que le for est de avoir amené la crise actuelle.
qui cependant, lui a soigné autres chefs de
famille, avaient donné leurs enfoins, à Mr.
Coqueval fi, proven qu'il, ne le considérât point
comme un enjeu ou un incédulé. que ce
soutien de confiance était portage part monté
de 11 Eglis à qu'on chercherait vaieusement la
pacification de troupeau tant qu'on n'aurait
pas, soit un form ou un autre, rétablir le Minis
ter de Mr. Coqueval fi, que la partie libérale
de 11 Eglis le voulait à son acceptation part autre.
qu'au reste, il reconnait que pour le plus
grand nombre, il s'agissait d'une question de
personnes bai-ples, qu'une question de Docteur.
qu'ainsi, Mr. Coqueval rétablir, tant l'agitateur,
ce serait d'alt. même, que l'Union libérale monnir
d'un bel mont à qu'aurait on retrouvé dans la
situation normale de 11 Eglis. qu'il reconnait
d'ailleurs qu'il faisait un grand don de sagesse,
presque d'abnégation, au considérer à ne considér
ner que le côté pur salement humain de Chow;
mais qu'après tout, il fallait bien à la suite de
chaque guerre faisait la part à l'aide de concession.
qu'au reste, il n'était pas impossible de trouver
une forme de salution propre à faciliter la maxim

qu'il s'agissait de demander à
avoir lui, un moje à prop
voulu en l'indiquant d'abord
d'hon de Ministre. Le moje
dans le retracé de Mr. Coq
son remplacement par son fi
en mesure de propos alt
qu'on et l'affair Martin Pa
notamment pour la norme
que la consistance de de de
accepter ait. El est l'heure
reconnu le idéal de Mr. Me
peut. à un autre alt, de son je
Ministre. Donc fi, il s'agissait
c'est en eff à un de de de
officielle, person d'ailleurs, qu'
Je m'agit en propos
ner un grand réserve.
pa d'assumer des mon une son
l'exceptionnelle, J'ai écrit
à je lui ai proposé de de
Compte fidèle de de de de
engagé à de de de de
à même de de de de de
qu'il le faisait puis qu'il n'
à ce qu'après avoir fais off
mon opinion, il fit la même de
à de de de de de de
une objection absolue à en alt

[illegible]

qu'il s'agissait de demander au Parlement. qu'il
avait lui, un moyen à proposer, qu'il avait
voulu en l'indiquer d'abord, bien entendu en
d'hon. du Ministre. Le moyen consistait
dans le retrait de M. Coquerel père à Bay,
son remplacement par son fils M. Lajoy, serait
en mesure à proposer cette combinaison.
Quant à l'affaire Martin Pasch, elle se résoudrait
naturellement par la nomination d'un Suppléant
que le Conseil avait choisit après M. Martin,
accepterait. Elle est l'œuvre du plan. J'y ai
reconnu le idéal de M. Martin Pasch. Ce sera
peut-être aussi celle de son parti à mener celle du
Ministre. Toutefois, il se pourrait bien que M. Lajoy
eût en effet agi en dehors de tout vote
officiel, persuadé d'ailleurs qu'il ne serait pas d'avis
de me laisser en possession de cette proposition,
sur une grande réserve. Mon me convenait
pas d'assumer sur moi une somme de responsabilité
littéralement; j'ai écrit M. Lajoy en disant
aj. lui à propos de l'écrit à mes collègues en
compte fidèle de notre entente. J'ai dit de plus
engagé à voir d'autres membres du Conseil
à même de remplir l'office de suppléant. Il me a dit
qu'il le ferait puisqu'il ne me formalisait pas
de ce qu'il avait fait appel à mon concours et à
mon opinion, il fit le même devoir d'ailleurs.
Il ne m'a donc pas dit, j'en suis sûr, qu'un certain
une objection absolue à cette lettre de proposition.

j'ai répondu que je l'ignorais tout. à fait, mais
que si le chow était poussé un peu loin, je
pourrais avoir en série - tout en gardant
l'attitude résignée qui convenait à ma situation,
j'ai fait considérer à M. Sargay, que ce qui
proposait me semblait à première vue, bien
difficile. J'ai repris alors l'histoire complète de
Crise à j'ai rappelé combien nous, Khon, modestes
des, nos desirs, au début, puis qu'on pour même
M. Coqueret fils, nous ne demandons, ni au d'État
rien quelconque de la part, ni l'abandon de l'Union
libérale, ni la dissolution immédiate de cette en-
treprise, mais simplement un certain
soulagement de conscience qui nous aurons trouvé
dans la simple expérience que quelques Chaps de
journal appartenant au parti libéral répondant
ultérieurement à la situation, de notre Exile pour
arriver, de concert avec nous, à la même fin.
J'ai dit que nous n'aurions même pas pu obtenir
cette satisfaction, si on n'aurait répondu à nos
perplexités, ou nos avances qui par une attitude
larraine à de véritablement menaçante pour M.
Coqueret père. Nous avons mis, parlant à M.
même, au d'État d'écarter son fils en nous menaçant
de cinq jours de prison politique qu'il avait été
disposé à. J'ai rappelé que bien que nous
cussions eu à souffrir de opinions adversaires
nous, de M. Coqueret fils, nous n'aurions agité
pour la question de doctrine, bien qu'elle

11^{ème} suite

3
fut la cause de l'ay mes dissentiments aqu'adun
Noy avoient pu ajourner la crisi. Mais j'ai
rappellé avu quel éclat cette question avoit été
posée pendant la lutte, à quel Noy avoit amené
à décider que l'éloignement de M. Coquery
fût était devenu nécessaire pour Noy une
question de fidélité à sa conscience; que gran
aud procès de discussion du parti libéral à
l'organisation des journaux politiques, le débat
avoit rempli le monde entier, que
les partisans de l'Europe et de l'étranger avoient
pris parti, que le Congrès
de Paris & du Nord en avoient fait autant
d'avant et d'après à se décider au
nom de la fidélité à la foi de l'Europe, que il
il n'est jamais été de tous côtés, au d'autre &
au d'autre, de solidarité, que il semblait
très difficile de l'éluder sans un sort de
des honneurs. — Touché par ces considérations
ont touché M. Lazard, mais M. Lazard pour
d'autre & de l'indécision. M. Lazard avoit
ajouté lui-même M. Louis Vernet;
il a déjà vu M. Harbich. — Noy voit
certainement en présence d'un état
possible. La proposition semblait
acceptable &

